



JOURNAL ARTICLE

Entretien avec Pierre-Jakez Hélias

Pierre-Jakez Hélias and Yvette A. Young

The French Review

Vol. 76, No. 4 (Mar., 2003), pp. 788-799

Published by: [American Association of Teachers of French](#)

ENTRETIEN AVEC PIERRE-JAKEZ HELIAS

par Yvette A. Young

Toute l'oeuvre de Pierre-Jakez Hélias (1914-1995), et en particulier son best-seller Le Cheval d'orgueil (1975), a pour objet primordial la récupération de l'oralité littéraire bretonne et l'établissement par l'écrit de la *geste* des Bretons, enfouie sous celle des grands de l'histoire de France¹. Tour à tour collecteur, professeur d'université et "homme à poèmes", Hélias prête son multiple talent et emprunte toutes les formes littéraires et médiatiques pour servir la cause de sa civilisation bretonnante. Coûte que coûte, il faut réveiller les mémoires, raviver l'enthousiasme, rechaper la langue et reconquérir le patrimoine. Il s'agit de répondre avantageusement à la question condescendante: comment peut-on être Breton? D'ailleurs une brochette de sommités en villégiature--parmi lesquelles Michelet, Balzac, Hugo et Flaubert--s'y est hasardée, ne faisant que renforcer la conclusion établie *a priori*, à savoir que la Bretagne est une terre de sauvages s'exprimant dans un baragouin incongru². C'est tellement évident.

Pierre-Jakez Hélias prend l'offensive en honnête homme, exerçant sa rébellion en père tranquille, s'engageant à rejeter les idées pré-emballées et à faire reconnaître la légitimité bretonne. Dans les Lettres de Bretagne (1978), il explique les erreurs du passé et propose un parcours pour le futur. Il sait que les grands écrivains bretons ont illustré la langue française parce qu'ils ne croyaient pas à l'avenir du breton, et donc ils ont "maraudé dans les riches terres voisines et laissé en friches leur propre jardin" (47), laissant aux humbles la lourde responsabilité de la transmission linguistique et culturelle. Selon son point de vue, c'est l'abandon des élites qui a trahi la Bretagne. Le paradoxe est qu'une nouvelle élite vient à la rescousse. Ce n'est pas que d'autres écrivains, collecteurs et linguistes n'aient pas amorcé la tâche. On pense en particulier à La Villemarqué, Luzel, Hémon et Tanguy³. La différence est que P-J. Hélias arrive au carrefour du problème et de la solution, et qu'il choisit la deuxième voie en toute connaissance de la première. A cette conjoncture, nul n'est mieux placé que cet homme double, à l'aise dans ses deux cultures de base et ses acquis subséquents.

Bigouden bretonnant par la naissance et professeur de lettres classiques par sa formation, P-J. Hélias est issu d'une famille paysanne de Pouldreuzic (Finistère), un petit village où chacun sait que l'instruction est la voie royale de toutes les possibilités. Hélias sera donc boursier au lycée de Quimper, puis répétiteur comme le Petit Chose, et enfin agrégé de linguistique et lettres classiques. Il conclura une brillante carrière universitaire comme professeur de littérature bretonne à l'Université de Bretagne Occidentale Victor Ségalen, à Brest. Le petit paysan de Pouldreuzic, "pauvre certes, mais non pas misérable", comme il se plaît à préciser, a enfourché de bonne heure et bon train son cheval d'orgueil pour le mener aussi loin qu'il lui était possible, et peut-être même au-delà, vers une destinée que lui envierait plus d'un auteur. Cet infatigable conférencier et globe-trotteur, ce lettré accompli, ce touche-à-tout du genre littéraire, cet intarissable conteur, cet homme affable et plein d'humour, ce phénomène médiatique, dissertait aussi avec brio sur les écrivains de son temps, particulièrement ceux qu'il avait bien connus, tels Max Jacob, Eugène Guillevic, Birago Diop, ou Léopold Sédar Senghor. Il a gagné sa place dans l'aréopage et introduit la littérature bretonne dans le temple des belles lettres.

En effet, l'universitaire qui, dit-il, a reçu sa "ration d'avoine" à enseigner le grec et le latin, n'oublie jamais que le breton est sa langue maternelle, celle du cœur, de la poésie et du rêve. Il va donc s'efforcer de l'illustrer à travers une oeuvre bilingue somptueuse s'exprimant dans le théâtre, le roman, la poésie, l'essai, les contes, les mémoires, les livrets culturels, la radio et la télévision. Chaque titre est délibérément positif afin de mieux mettre en valeur la civilisation paysanne bretonnante qu'il connaît intimement et à laquelle il donne ses lettres de noblesse en rattachant sa tradition à la matière arthurienne. Il en découvre les vestiges au cours de ses collectages de "songcatcher". Ainsi son premier roman L'Herbe d'or (1983) s'inscrit dans la lignée du Voyage de Saint Brendan. On évolue là dans un climat mythique d'inspiration arthurienne en ceci qu'un maître d'équipage prend la mer un soir de violente tempête, en quête du passage qui lui permettra peut-être d'accéder enfin à l'Autre Monde. La pièce Yseult Seconde (1978) met en relief pour la première fois la grande oubliée de la légende, Yseult aux Mains Blanches d'Armorique, éclipsée par Yseult d'Irlande et vilipendée par des légions de critiques et lecteurs.

De son propre aveu, Hélias est avant tout poète et entend léguer aux nouveaux bretonnants un capital de mots et d'images. Son triptyque poétique bilingue a été rassemblé en oeuvre complète sous le titre D'un Autre monde (1991). Mais nulle part la profonde révérence de l'homme et de l'écrivain pour ses compatriotes n'est plus évidente que dans Le Quêteur de mémoire (1990) où Pierre-Jakez Hélias fait la somme de son existence et de son action (ne le traitez surtout pas de militant!) au service de la cause bretonne, en homme lige d'un état souverain en voie de se reconquérir. Hélias propose à ses compatriotes de se prendre en main au lieu de se prendre pour des victimes. On ne peut en aucun cas considérer son oeuvre maîtresse, Le Cheval d'orgueil, comme le fait d'un nostalgique replié sur le passé mais au contraire comme la perspective d'un optimiste inépénitent qui, afin de préserver son intégrité et son indépendance, afin d'offrir une vision à ses compatriotes, se refuse à idéaliser son vécu et à politiser ses écrits.

En fin de compte, P-J. Hélias le Bigouden, qui raconte par le menu et en deux versions sa civilisation bretonnante, a eu l'heur de réussir un saut magistral dans l'universel. Son expérience s'étend à tout groupe minoritaire. Avec sa volonté de raconter le non-dit, à travers son énorme oeuvre littéraire, grâce à sa célébrité aussi (les innombrables prix littéraires qui lui tombent en avalanche ne sont pas pour déplaire à cet homme simple et orgueilleux), et parce qu'il arrivait juste au moment où les Bretons et leur langue se trouvaient véritablement en péril, P-J. Hélias est devenu l'incontournable architecte d'une tradition culturelle minoritaire récupérée dans l'écriture et dans l'éclat des phares médiatiques. A ceux qui, tels Xavier Grall et Pascal Rannou, l'ont férocelement jugé, Hélias a tendu l'autre

main chargée d'une cinquantaine de manuscrits bilingues, les déifiant d'en faire au moins autant, pour l'amour de la Bretagne ⁴.

Q: Pierre-Jakez Hélias, avec Le Cheval d'orgueil on vous a classé ethnographe. Etes-vous d'accord? N'êtes-vous pas davantage chroniqueur de la Bretagne armoricaine, à la manière de Monmouth et de Wace?

R: On m'a dit ethnographe, principalement parce que Le Cheval d'orgueil a été publié chez Plon dans la collection Terre Humaine, mais je ne m'enferme dans aucune catégorisation. Chroniqueur? C'est beaucoup dire. Mais si vous voulez, on peut faire une analogie puisque depuis 1957 je contribue à la revue en langue bretonne Brud Nevez, ce qui signifie "Le Nouveau Brut", et cette revue a travaillé à intégrer le breton dans le Panthéon des langues celtiques.

Pour ma part, j'ai voulu rendre justice à un groupe minoritaire écrasé par l'histoire de son grand voisin. Je m'efforce de raconter l'épopée du petit peuple breton qui, au cours des âges, a été trahi par ses clercs et ses hobereaux. Leur *geste* n'étant pas sanctionnée par l'écrit, les Bretons n'existent pas officiellement et historiquement, et pourtant ils "sont", les Bretons. Alors j'ai dû me constituer témoin, chien limier et scribe, pour retrouver la piste. J'ai passé quarante ans de ma vie à recueillir et à défendre la chose bretonne . . . Comme pour le Roman de Brut de Wace, il faut chercher les échos. L'important de nos jours est de répertorier, de documenter les faits d'une société qui a souffert d'un déni de représentation et d'une politique d'acculturation systématique. Voilà donc. Monmouth et Wace se font porte-paroles des rois de Grande Bretagne, et moi je suis porte-parole de la haute roture de Petite Bretagne. En fait en Bretagne, l'aristocratie était proche de ses paysans. Ils parlaient la même langue, mangeaient souvent le même pain et se trouvaient exilés ensemble dans leur Far West. Je vous assure que certains Bretons croyaient fermement être les descendants de Brutus, d'Arthur ou même de Merlin. Je me souviens très bien d'un conte favori de mon grand-père: "Comment un Breton devint roi d'Angleterre". Cela ne nous semblait pas si curieux entre cousins. Historiquement nous avons eu plus d'échanges maritimes et culturels avec les Iles Britanniques qu'avec nos voisins français. La Manche formait un conduit naturel partagé, à la différence de la *mare nostrum*, propriété des Romains.

Q: Parlant des rapports entre paysans et hobereaux, dans La Gloire des manants, Le Cheval d'orgueil ou Le Grand valet, vous faites des parallèles entre le code paysan et le code chevaleresque. Est-ce une manière de sublimer la société paysanne bretonnante dont vous êtes issu?

R: Je dirais oui et non. Sans aucun doute le destin des Celtes, et par conséquent des Bretons, c'est d'être les vaincus de l'histoire, peut-être parce qu'ils n'ont pas su maintenir de frontières géographiques et linguistiques. Leurs sociétés n'en sont pas moins structurées. En pays Bigouden dont je suis originaire, le bon ordre domestique et la dépense sont le fait de la maîtresse de maison (Dieu sait s'il y avait des femmes de tête chez nous!). L'éducation pratique est la part du grand-père mentor et la fonction politico-symbolique revient au père . . . Le clan et le village entier fonctionnent selon certaines normes et principes, tantôt stricts tantôt élastiques, mais acceptés par le groupe. Par exemple "l'école du renard", c'est-à-dire l'école buissonnière, représente un domaine où l'enfant peut de temps en temps enfreindre la règle, donc une transgression tolérée renforçant le code. A un niveau plus essentiel, la honte et l'orgueil constituent les piliers de support de cette société. Il fallait éviter à tout prix "la honte rouge" (la vergogne, au sens fort médiéval) qui retombait sur tout le clan. C'est pourquoi la pratique humiliante du "symbole" ou "vache" a si bien réussi dans les écoles de la République ⁵. Il faut aussi savoir "tenir sa place", c'est-à-dire savoir se respecter et respecter autrui, ce qui m'a valu de

recevoir plus d'une taloche de ma mère pour vouloir "faire le glorieux". . . Le costume de fête bigouden renseigne sur l'appartenance au clan mais il a aussi sa sémiotique. Le chapeau, la coiffe (la coiffe bigouden est un véritable hennin), la veste et le corselet sont rigides comme une armure, ce qui force à adopter une certaine raideur hiératique. Perdre son chapeau ou sortir sans sa coiffe équivaut à se déshonorer en public. Là encore on comprend pourquoi l'abandon du costume par le "plouc", en échange du sarrau de coton et de la casquette "bouse de vache", a contribué à précipiter le renoncement au code et à l'appartenance. On a unifié dans l'ordinaire. On a détruit jusqu'au maintien et à la prestance de l'individu.

En brisant l'orgueil du clan, la honte s'est infiltrée. On en voit les vestiges pendant les fêtes folkloriques lorsque les derniers vrais Bretons et les nombreux néophytes en costume dansent avec fierté, avec aisance et virtuosité. Comment peut-on parler de gaucherie paysanne? . . . Les épreuves d'adresse physique et linguistique font partie de l'apprentissage quotidien. Il faut savoir lutter, rouler droit une brouette, manier un fléau, brider un animal, imiter les chants d'oiseaux.

D'ailleurs les exercices du corps ne laissent pas de côté les exercices de langage. Même les illettrés ne veulent pas d'un "bafouilleur". Alors on a toute une série de rimes, de comptines, d'allitérations, de trucs mnémotechniques, qui ont pour but de délier la langue et d'assurer la transmission. Voyez ce pauvre Perceval qui possède l'adresse corporelle mais qui ne sait pas communiquer . . . Chez nous, la réputation, la fidélité à Dieu et à la parole donnée, le mépris de la recréantise, les croyances aux objets et aux êtres magiques, les intersignes, la perception de l'Autre Monde, sont autant de choses qui paraissent surgir de l'univers arthurien. Un autre tenant important de notre code est la générosité ou "largesse", la charité envers les pauvres et les mendiants, un devoir sacré qui s'est perdu avec l'émigration vers les villes, l'hémorragie d'après-guerre. Dans *Le Grand valet* on assiste précisément à la désintégration dramatique d'une civilisation dont le code s'est démaillé et dont les rites se sont vidés.

Q: Comment est-il possible qu'une société si structurée, qui a préservé si longtemps son mode de vie, se soit brutalement défaite en l'espace de deux générations?

R: Il y a eu bien sûr le centralisme qui a rejeté en bloc les "patois" du terroir. Paradoxalement, tout en professant la diversité linguistique partout ailleurs, la France continue à refuser pour elle-même les termes de la Charte des Minorités⁶. En réalité, Paris n'existerait pas sans son "melting pot". Notre compatriote breton Lammenais disait à tout venant que le centralisme engorgeait la tête et refroidissait les pieds. Je pense qu'il avait raison. Dans les avatars de l'histoire, c'est le petit duc d'Ile-de-France, le plus minable de la bande, qui a ramassé le "jackpot". Cela aurait pu être un duc de Normandie ou un comte de Toulouse. L'histoire est une loterie . . .

L'effort de suppression des langues régionales ne date pas d'aujourd'hui. Voyez François 1er, la Pléiade, Malherbe, la Révolution. En Bretagne cette politique s'est avérée particulièrement féroce, et efficace. Il fallait dompter ces éternels rebelles à l'hégémonie nationale. Mais attention, les Bretons eux-mêmes ne sont pas innocents. Nous avons parlé de dédain, de trahisons multiples, de délaissement du patrimoine. Un véritable désastre culturel. Si bien que dans les années cinquante, la langue n'était plus guère parlée que par les prêtres et les notaires de campagne, les paysans, quelques pêcheurs et les commerçants dans les bourgades.

Q: J'ai connu il n'y a pas si longtemps des Bretons qui ne parlaient que le breton.

R: Oui mais ceux-là ont pratiquement disparu et ils n'ont pas transmis leur langue aux petits-enfants parce que c'était la langue de l'exclusion. Si on ne parlait que le breton, on était dans la situation de la vache maigre attachée à son pieu dans un pré de verdure. Du reste la plupart d'entre eux ne savaient pas l'écrire.

Q: Et les grammaires, les dictionnaires, à quoi servaient-ils alors?

R: Pratiquement à rien puisqu'il y avait interdiction d'enseigner le breton. Ou bien ça servait aux séminaristes pour leurs discours en chaire, pour se garder proches du peuple. Après deux ou trois générations de bretonnants repliés à la campagne, et de textes limités aux sermons, aux manuels de catéchisme, ou aux contrats, tout ce fatras ne sert pas à grand-chose. Pourtant nous avons de beaux débuts puisque le premier dictionnaire français, Le Catholicon, est un dictionnaire trilingue breton-latin-français. Il a été publié en 1464 à l'usage des séminaristes de Tréguier qui ne savaient pas le français. Loudéac en Bretagne a d'ailleurs été un des premiers centres d'imprimerie. Malheureusement, pour les raisons que nous avons discuté, le breton est devenu essentiellement une langue de paysans, cela dès le XIXe siècle, en fait dès que nos nobles sont partis danser le passe-pied à la cour du roi. De nos jours elle [la langue] est récupérée par les intellectuels et en passe de devenir une langue de luxe. Il va y avoir bientôt des clubs académiques où il faudra montrer patte blanche! . . . Etant bretonnant de souche, un de la dernière génération imbibée de breton, trempé dedans comme on trempe l'acier, je pense qu'il faut ramener le breton aux Bretons qui en sont les dépositaires légitimes. La Bretagne a été le pays le plus mal servi par ses écrivains. C'est pour redresser la barre que j'ai écrit Le Cheval d'orgueil, d'abord en breton pour cette raison et pour me faire plaisir, puis en français par pitié pour "les autres".

Q: Comment comprenez-vous la traduction, et pourquoi préférez-vous vous traduire vous-même?

R: La traduction est une forme d'entraînement. Lorsque j'écris un texte en deux langues, ce sont deux textes différents. Je pars du principe qu'il faut donner quelque chose de qualité à lire à nos étudiants de breton. A Rennes et à Brest nous en avons de plus en plus. Il existe désormais des diplômés supérieurs de breton. Toutefois n'écrire qu'en breton, c'est le vase non communiquant, c'est, comme je le dis souvent, s'enfermer dans un ghetto. Je sais bien qu'il existe des auteurs qui n'écrivent qu'en breton. Ce sont des égoïstes d'une espèce particulière qui conservent jalousement leurs bocalaux à la cave. Personnellement, j'ai écrit plus d'une quarantaine de livres dans les deux langues, cela fait donc environ quatre-vingt livres. Je suis pour la double version; c'est élémentaire.

Q: Quels auteurs vous ont particulièrement influencé?

R: Comme tout le monde, je me suis nourri d'un certain nombre d'écrivains. J'écris avec l'aide de Montaigne, de Montesquieu, de Boris Vian, des conteurs anonymes auxquels j'emprunte. Je suis un lecteur de Montaigne depuis toujours. Il est là-haut sur ma table de nuit. J'ai bien connu Max Jacob à Quimper, et Louis Guilloux à Saint-Brieuc. J'ai aussi eu le plaisir de traduire le poète Eugène Guillevic en breton, à sa demande. Par ailleurs, La Légende de la Mort d'Anatole Le Braz m'a beaucoup inspiré. Je suis un averse lecteur mais finalement, je ne me reconnais pas précisément de maître, ce dont je me félicite.

Q: Si l'on en juge par Les Contes du vrai et du semblant, Les Légendes de la mer, Les Autres et les miens, et j'en passe, il semble que vous ayez une prédilection pour le conte. Cela vient-il de votre travail de collecteur? Des histoires du grand-père? De votre goût du merveilleux et du théâtral? ConteZ-vous pour faire travailler la langue et pour valoriser l'oralité littéraire?

R: Oui, en gros c'est ça. J'ai beaucoup travaillé toutes sortes de contes, ceux de Perrault et de Grimm (volés au fonds populaire), les sagas nordiques, le Kalevala finnois, les histoires et chansons québécoises de mon copain Félix Leclerc, et les contes africains, en particulier ceux de Birago Diop que j'ai eu le bonheur de rencontrer. Je me suis vite aperçu que le conte est le véhicule d'expressivité le plus oeucuménique qui soit. Comparant les contes bretons aux lais et aux romans arthuriens, j'ai reconnu des similitudes indéniables. En transposant les contextes, on voit que les chevaliers maniant l'épée au tournois pourraient tout aussi bien être les Chouans maniant le *penn-baz* (le gourdin) . . . J'ai retrouvé le schéma des aventures de la Table Ronde dans des contes bretons de mon enfance et dans plusieurs textes et fragments de ma collecte. Bien entendu, le conteur garde toute liberté de manipuler l'histoire, d'introduire des variantes, d'ouvrir des tiroirs, de digresser à son goût, de fabriquer des manteaux d'Arlequin, et même de régner en despote sur son auditoire. Le conte est de nulle part et n'appartient à personne, sauf au conteur l'espace d'un instant . . .

Quand mon grand-père contait, si le public ne lui plaisait pas, il écourtait son histoire et supprimait les détails que je connaissais bien, ce qui m'irritait et me mystifiait. Moi-même devenu conteur, je choisis ma scène: en principe pas plus d'une vingtaine de personnes, un beau feu de cheminée qui peut devenir personnage central, et le silence absolu. C'est une atmosphère que l'écrivain ne peut pas communiquer, pas même dans Rabelais ou Noël Du Faïl. On continue à faire des contes à propos de n'importe quoi. Il y a des contes du Minitel! Alors tant qu'il y aura des fous du langage et des poètes, il y aura des contes.

Q: Quelques écrivains bretons ont tenté l'aventure de la littérature bilingue. Je pense au merveilleux Barzaz Breiz de La Villemarqué, au théâtre de Tanguy Malmanche et de Jakez Riou, à la poésie de Brizeux. Quant à Chateaubriand, Renan, Saint-Pol Roux, Max Jacob, Le Braz, ne sont-ils pas d'une certaine façon liés par leur bretonnité?

R: Chateaubriand est celui qui a vraiment le tempérament breton, bien qu'il ne sache pas la langue. Saint-Pol Roux, que j'ai parfois rencontré dans des groupes littéraires, était fasciné par la Bretagne qui l'avait adopté comme fils prodigue. Max Jacob? Un type complexe qui a pu enfin s'exprimer dans le surréalisme, certainement le mouvement qui parle le mieux aux Bretons. Le Barzaz Breiz a donné à la Bretagne sa saga et à la France le grand poème épique qui lui manquait. On lui en a voulu, comme vous savez⁷. Cette affaire a refroidi beaucoup d'écrivains qui, par exemple comme Renan, savaient parler et écrire un breton très pur. Renan y croyait si peu en tant que langue "noble", qu'il ne le parlait qu'avec ses domestiques. L'humiliation d'être Breton a tué bien des carrières et certainement privé notre pays de parole. Rimbaud aurait fait un magnifique poète breton. Il en a la fibre. Mais voilà, il était né Normand! . . .

D'ailleurs pour en revenir à une de vos questions, quand j'ai commencé mes collectes de contes et de chansons en campagne, les gens me croyaient fou. Bien que je sois de la région et bretonnant, ils se demandaient ce qu'un professeur de l'université avait à voir avec des pauvres diables comme eux. J'étais obligé de prendre mon temps, d'appivoiser leur méfiance, et de leur expliquer qu'ils faisaient partie d'une civilisation légitime, qu'ils avaient une langue à part entière, et qu'ils figuraient sur la carte du monde. Il fallait lessiver leur complexe d'infériorité et confirmer leur existence. Il s'est finalement

établi entre eux et moi une sorte de complicité. C'est pourquoi mes livres ont des titres gratifiants qui traduisent leur gloire de manants. Cheval, oui, mais cheval d'orgueil. Herbe, d'accord, mais herbe d'or, et ainsi de suite. Voilà comment j'ai moissonné, et semé à mon tour.

Q: Vous avez, comme tant de Bretons, une affection marquée pour le théâtre que vous qualifiez de "zoo fascinant". Pouvez-vous me dire pourquoi les *mystères* du Moyen Age ont survécu en Bretagne jusqu'au début des années 1900?

R: Oui, en fait dans Midi à ma porte je parle de cette continuité étonnante. Malgré les interdits officiels et ceux du clergé, chez nous les *mystères* ont eu un succès immense. La représentation durait au moins trois jours, avec des rôles de sept mille vers que les demoiselles du couvent faisaient répéter aux villageois. De nos jours on prend la relève avec les Tombées de la Nuit à Rennes . . . J'ai commencé à créer des pièces de théâtre pour les Fêtes de Cornouaille, parce que Tanguy Malmanche ne voulait pas que l'on représente de son vivant ses pièces en breton, donc son théâtre est superbe et méconnu. J'ai écrit un tas de pièces en un acte pour la radio et la télévision dans les années cinquante et soixante. Et puis j'ai raffiné tout ça. Il y en a trois volumes publiés chez Gallimard.

Q: La pièce que je préfère est Yseult Seconde. Pourquoi défendez-vous cette Yseult d'Armorique qui a tué Tristan ⁸?

R: Le titre breton c'est An Isild-a-Heul, littéralement Yseult-à la suite. Yseult Seconde rectifie un préjugé et réhabilite l'épouse légitime de Tristan. On est tellement envoûté par la belle Irlandaise, guérisseuse et sorcière à ses heures, qu'on en oublie l'autre. Etant d'origine bretonne, elle m'intéresse; c'est une cousine en somme. L'histoire de la voile noire, vous la connaissez. On dit qu'elle [Yseult d'Armorique] a agi par jalousie. C'est absurde. La jalousie dans le mariage, à cette époque et dans ce contexte, n'existait pas. J'ai travaillé sur des quantités de textes du Moyen Age avant d'arriver à cette conclusion, que je n'impose à personne. Elle a bien vu que Tristan ne pouvait se décider ni à vivre ni à mourir, alors elle l'a aidé, elle l'a délivré de ce monde pour le renvoyer à sa matrice qui est en fait l'Autre Monde. C'est parfaitement dans l'optique de la psychologie arthurienne. Notre Bretonne de Carhaix a été un personnage sacrifié par la légende. Je ne pouvais pas laisser passer ça. De nos jours elle serait à la une des journaux à potins, faisant couler des rivières d'encre et de larmes. Les mentalités changent.

Q: Ce qui m'intrigue le plus dans la pièce est le fait qu'Yseult Seconde démonte le mécanisme du merveilleux et les arguments de l'amour fou. Et aussi elle se définit indépendamment des autres personnages. Niez-vous ici la poétique du merveilleux que vous célébrez partout ailleurs?

R: Je ne nie et ne renie rien. Simplement je restitue à cette pauvre fille de chez nous la place qu'elle mérite dans la légende. Le merveilleux celtique dont les Bretons armoricains sont les héritiers directs s'explique par une facilité que nous avons à fantasmer à partir du réel. Autrement dit, la réalité ne nous suffit pas; il y a un vif besoin d'aller au-delà de la quotidienneté. Mon grand-père Alain Le Goff était un sage auquel il arrivait régulièrement de sortir de la réalité sans la grimace de l'effort. Je l'ai vu parler à un escargot pendant au moins une demi-heure. Et moi, je trouvais ça parfaitement "normal", tout comme il semblait normal aux pauvres Bretons de chez nous que, dans le monde égalitaire du conte, Yann épouse la fille du roi d'Angleterre, lequel en était bougrement flatté! . . . Cette manière

d'appréhender le monde est toujours guettée par la tentation de la poésie, et du merveilleux, puisque nous en parlions. Nous avons beaucoup de mystiques chez nous, quelques illuminés aussi, mais ça c'est une autre affaire.

Q: Pierre-Jakez Hélias, êtes-vous croyant?

R: Je ne sais pas. Je suis de tradition catholique par ma mère, républicain et laïc par mon père, donc en excellente position entre une "blanche" et un "rouge". On touche là à un domaine mystérieux.

Q: Considérez-vous cette question une incursion dans votre "manoir secret" ⁹?

R: Peut-être.

Q: Toute votre oeuvre est empreinte de poésie, les lieux et les personnages, la prose comme les vers. Qu'est-ce que c'est pour vous, la poésie? Vous vient-elle mieux en breton qu'en français?

R: Je suis hybride, autant à l'aise dans le contexte français que dans ma civilisation bretonnante. Mais il est vrai que le breton est ma langue première, celle qui traduit le mieux mes premières impressions. Je rêve toujours en breton. Comme je le dis dans la préface de La Pierre noire, la poésie est "une mauvaise herbe" à apprivoiser, mais pas trop car elle perd une part de ses vertus dès qu'on la cultive. Il est possible que la version bretonne paraisse plus spontanée. Il y a toujours quelque chose d'apprêté dans le vers français, même le plus musical. Le vers breton est souple car la langue est fluide et ne préserve pas de cadavres anachroniques dans le formol . . .

Je crois que les langues minoritaires possèdent une mobilité et un pouvoir de renouvellement exceptionnels. Ceux qui l'activent dans l'oralité ont d'ailleurs une capacité d'imagination remarquable. J'ai vu cela chez les conteurs africains. Je crois que c'est vrai aussi dans notre cas. Une langue étant faite pour être parlée, la poésie et le théâtre deviennent nécessairement les formes les plus proches de l'oral. Enfermée dans les livres, elle n'est qu'un joli papillon épinglé.

Q: N'y a-t-il pas une contradiction de fait si on "épingle" l'oralité littéraire?

R: Bien sûr, c'est là la grande question. Mais d'un autre côté, il faut reconquérir la tradition en écrivant les faits et les fragments, l'histoire et la légende (ce qui est à peu près la même chose). Les littératures orales semblent suspectes *a priori* justement à cause de l'absence ou de la pauvreté des textes. Mais si on ne fait pas les comptes, et si on ne dit pas ses contes, que reste-t-il? *Verba volant, scripta manent*, c'est évident. En Bretagne on trouve un fouillis de dictionnaires et de sermons, et si peu de textes littéraires anciens. Le Barzaz Breiz n'est venu qu'au XIXe siècle, quand les Romantiques s'enthousiasment en bloc pour les micro-cultures et traditions populaires en vrac: les Celtes, les Esquimaux, les peuplades d'Amazonie, enfin que sais-je! Ils appellent ça le folklore. On doit en prendre et en laisser.

Q: Pouvez-vous parler un peu du royaume de Berlobi et du Pays de Lyobb¹⁰?

R: Ah! Berlobi reste pour moi le lieu de l'enfance, du rêve et des merveilles. Il est en moi, il ne me quitte pas, tandis que Lyobb est la terre d'exil, le pays des monstres qui parlent un langage que le coeur ne comprend pas. Voyez que le symbolisme est assez transparent.

Q: Croyez-vous à l'avenir de la langue bretonne ou luttez-vous pour une cause perdue?

R: Je ne suis pas militant ou activiste, comme on dit maintenant, mais je vis à ma façon ma rébellion permanente et mon indépendance de vieil oeuf dur face à telle ou telle idéologie du moment. Je déchire de bon coeur les étiquettes qu'on m'applique, et je continue à me battre et à témoigner. Est-ce une cause perdue? Je n'en sais rien. Je doute que la langue revienne au peuple qui l'a préservée si longtemps quand on l'interdisait, et qui laisse maintenant aux intellectuels et universitaires tout loisir de se l'approprier. Nos écoles Diwan marchent bien et forment les jeunes. Donc comme Gargantua dans une de ses situations tragi-comiques, je pleure d'un oeil et je ris de l'autre. Je ne suis ni cynique ni nostalgique, disons vigilant. Il ne faut plus manquer le TGV.

Q: Que voulez-vous dire?

R: Que l'intelligentsia des siècles passés a négligé son patrimoine linguistique et culturel, et que celle d'aujourd'hui ne peut pas se permettre de le savourer à petites gorgées, dans la pénombre de petites chapelles. Les critiques ne peuvent pas non plus seulement critiquer sans exiger des auteurs qu'ils écrivent des textes en breton. L'exemple gallois est assez exemplaire. Evidemment ils ont plus de sens pratique que les Bretons, du moins ceux qui rêvassent le retour d'Arthur dans la forêt de Brocéliande, ou bien les énervés qui jettent des bombes dans les gendarmeries et les perceptions. Il s'agit à présent de mobiliser le génie du peuple, de multiplier la diffusion de la langue par les véhicules les plus divers, de se montrer en quelque sorte responsable du futur. Le cheval d'orgueil doit rattraper le Goéland. C'est bien comme ça qu'on appelle ce train express?

Q: Franchement je ne sais pas, je viens de Lyobb! . . . Pierre-Jakez Hélias, comment vous reposez-vous?

R: Pour moi qui n'aime ni la pêche, ni la chasse, ni les sports, eh bien, écrire en breton est mon repos. Il m'arrive aussi, surtout ici dans ma maison de campagne, de me lever à cinq heures du matin et de me promener à pied pour bavarder avec les oiseaux. Sauf en juillet et en août, à cause des touristes. Tenez, venez prendre quelque chose. Je vais vous montrer la fameuse armoire en châtaigner de ma mère qui date de 1885 . . .

University of Wisconsin Oshkosh

NOTES

¹ Ma première interview avec Pierre-Jakez Hélias a eu lieu le 14 juin 1991, dans sa maison de campagne à La Forêt Fouesnant. Cet entretien de quelque trois heures m'a enthousiasmée et pour l'oeuvre et pour l'homme. Elle m'a souvent servi de grille de lecture. Je l'ai rencontré plus brièvement par la suite lors d'une signature en librairie ou d'une manifestation folklorique. Sa générosité à partager ses idées ou à répondre aux questions n'a jamais failli, jusqu'à la fin.

² Consulter à ce sujet les remarques de Jules Michelet dans Tableau de la France, de Honoré de Balzac dans Les Chouans, de Victor Hugo dans Quatrevingt-treize, et de Gustave Flaubert dans Voyage en Bretagne.

³ Hersart de La Villemarqué, cousin de Chateaubriand, est l'auteur du Barzaz Breiz, le célèbre et malheureux *romancero* breton (1839). François Luzel est un des premiers collecteur de chants et textes de la tradition bretonne au XIXe siècle. Roparz Hémon, linguiste et militant breton, dut s'expatrier en Irlande. Tanguy Malmanche est un des grands dramaturges bretonnants du XXe siècle. Les Païens et Gurvan le chevalier étranger sont traduits en français (Paris: Eds. CIT, 1975).

⁴ Xavier Grall, poète non-bretonnant, cingle Le Cheval d'orgueil avec son Cheval couché (Paris: Hachette, 1977). Dans son essai critique Inventaire d'un héritage (Kergleuz: An Here, 1997), Pascal Rannou attaque P-J. Hélias, "vache sacrée" servant en fait l'idéologie de l'Establishment français.

⁵ La célèbre "vache" ou "symbole" est un objet (sabot ou morceau de bois) que l'on suspendait au cou de tout petit Breton qui parlait un seul mot de breton à l'école. La punition durait jusqu'à ce qu'un autre élève tombe dans ce grave péché.

⁶ En ce qui concerne la position ambiguë de la France au sujet de la Charte des Minorités, voir l'excellent article de Audrey Gaquin "Les Langues minoritaires de France et la nouvelle Europe", paru dans The French Review 73.1 (Oct 1999): 94-107.

⁷ Hélias fait allusion à l'affaire du Barzaz Breiz de La Villemarqué, au cours de laquelle on reprocha au poète d'avoir inventé la plupart de ses sources de collectage dans l'intention d'exalter frauduleusement la Bretagne. C'est également ce dont on accusait McPherson à propos de ses poèmes ossianiques. On serait bien en peine de trouver dans un dictionnaire ou une anthologie le nom de l'auteur et de l'oeuvre.

⁸ Pour mieux comprendre l'originalité de P-J. Hélias dans sa réinterprétation de la légende de Tristan et Yseult, on peut consulter à cet effet mon article "Hélias' Yseult Seconde: The Vindication of Isold of Brittany", paru dans The French Review 69.2 (Dec 1995): 284-90.

⁹ Il est fait allusion ici au premier volume de la trilogie poétique de P-J. Hélias, intitulé Le Manoir secret (Paris: Silvaire, 1964), où le poète évoque un domaine intérieur auquel nul n'a accès sans y être convié. Au cours de mes deux rencontres-entretiens avec P-J. Hélias, j'ai compris que cet homme public, aimable et ouvert, savait fort bien préserver cet espace secret.

¹⁰ Hélias évoque le merveilleux royaume de Berlobi dans Contes du vrai et du semblant (Paris: Julliard, 1984) et le terrifiant Pays de Lyobb dans Le Quêteur de mémoire (Paris: Plon, 1990).

REFERENCES

Hélias, Pierre-Jakez. Le Cheval d'orgueil. Paris: Plon, 1975.

_____. Lettres de Bretagne. Paris: Gallimard, 1977.

_____. L'Herbe d'or. Paris: Julliard, 1982.

_____. Yseult Seconde. Théâtre. Vol. 2. Paris: Galilée, 1978.

_____. D'un Autre monde. Rennes: Eds. Ouest-France, 1991.

_____. "Comment un Breton devint roi d'Angleterre". La Gloire des manants. Paris: Plon, 1977(pp. 219-24).

_____. Le Grand valet. Théâtre. Vol. 1. Paris: Galilée, 1977.

_____. Légendes de la mer. Chateaulin: Le Doaré, 1989.

_____. Les Autres et les miens. Paris: Plon, 1977.

_____. Midi à ma porte. Rennes: Eds. Ouest-France, 1988.

_____. La Pierre noire. Paris: Hallier-Oswald, 1976.

Le Braz, Anatole. La Légende de la Mort. Marseille: Ed. Lafitte, 1982.

La Villemarqué, Hersart, vicomte de. Barzaz Breiz. Paris: Librairie Académique Perrin, 1963.